

# Québec / Archipel des Açores



**25 juillet 2001**  
**Québec / Îles-de-la-Madeleine (Havre-Aubert)**



Ça y est. Après avoir quitté St-Paul-de-l'Île-aux-Noix le 5 juillet, descendu la rivière Richelieu, rematé à Sorel et navigué le fleuve Saint-Laurent, je salue les amis, largue les amarres et quitte les Îles-de-la-Madeleine. Ce n'est pas la première fois que les Îles sont sur ma route mais aujourd'hui il y a une différence majeure. Pour la première fois, je pointe l'étrave vers les Açores. C'est également ma première traversée de l'Atlantique, la première fois que je navigue au large en solo, la première fois que je navigue volontairement sans moteur, la première fois au large sur un voilier de moins de 9 mètres. La première fois que Petit Délire... va en mer.

La première fois que je serai si longtemps et si loin d'Emmanuelle. Bref, il y a beaucoup, beaucoup de premières et au fond de ma poitrine et jusqu'au fond de mes poumons, les questions et les sentiments contradictoires se bousculent. Suis-je fou de laisser ma fille pendant un an? Suis-je prêt? Le bateau est-il prêt? C'est à travers un mélange de fierté, de soulagement, de petites et grandes angoisses que je salue les copains au bout du quai et tous les autres... que je suis seul à voir.



## Nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août 01 Atlantique Nord

Depuis le Cap Breton je cherche le vent. J'ai suivi la route du détroit de Cabot et plongé ensuite vers la latitude 40°N. La route la plus profonde, celle qui évite soigneusement les grands bancs de Terre-

Neuve et l'Île de Sable. Je ne voulais pas être sur les grands bancs par mauvais temps. Cette pensée me fait maintenant sourire car les derniers jours ont été très calmes, trop calmes. En fait, depuis ce matin, mon niveau d'impatience augmente et depuis cet après-midi, je réclame et exige haut et fort **plus de vent**. Je suis debout sur le pont de Petit Délire... et je hurle mon impatience aux oreilles d'Éole. Le dieu du vent qui devait en avoir



assez de m'entendre chialer, décide de satisfaire cette prétentieuse et impatiente requête. En fin de journée le vent est de retour. La direction est différente. De N-O, il tourne au S-O, d'abord doucement puis de façon plus intense. Génial, ce vent semble être là pour rester. Je vais enfin pouvoir « changer de décor ». Lorsque la nuit

tombe, le décor a effectivement changé. La grande voile a été diminuée au deuxième ris, le génois a maintenant des allures de mouchoir de poche et le baromètre continue de descendre. Il est descendu plus bas dans les trois dernières heures que dans les quatre derniers jours et il ne semble pas vouloir s'arrêter. Le vent et la mer

eux, c'est tout le contraire. Ils n'arrêtent pas d'augmenter. La noirceur presque totale, le bruit des vagues et le sifflement du vent dans le

gréement est tel que maintenant ma prétention et mon impatience des derniers jours ne sont plus qu'un souvenir aussi ridicule que lointain. La mer se gonfle de plus en plus. Petit Délire... se fait sérieusement secouer mais continue discrètement sa route vers les Açores. Pour la première fois de ma vie, je navigue à sec de voile. Toutes les voiles ont été affalées, même le "mouchoir de poche". Les vagues sont maintenant telles, que Petit Délire... surfe et maintient une vitesse de sept nœuds depuis plusieurs heures. Successivement, de fantastiques rafales de vent chaud et froid se repoussent, chaud, froid, chaud, froid, chaud. Les puissances en jeu sont terrifiantes. Sous mes yeux et tout autour de moi se déroule un titanesque combat. Une guerre, la plus ancienne des guerres, la guerre de toutes les guerres. Celle du froid et du chaud, de la lumière et de la noirceur, du bien et du mal. J'assiste à un spectacle vieux comme le monde, vieux comme cette planète. Debout dans le cockpit de Petit Délire... je vérifie machinalement mon harnais de sécurité, je regarde constamment de tous les côtés et j'essaie d'anticiper la prochaine scène. Je suis déchiré entre le désir de fuir cette



place de premier rang et le désir de ne rien manquer du spectacle. Chaud, froid, chaud, froid, je suis fasciné et terrifié. Le coût du billet d'un tel spectacle est-il hors de mes moyens? Aurais-je mal lu le programme de la soirée. L'heure n'est plus aux questions et les réponses se négocient seconde par seconde. Le cockpit est submergé par une vague plus grosse que les autres. Elle a frappé Petit Délire... par trois quart arrière et a rempli le cockpit. Les recommandations que Luc Lafortune m'avait faites avant le départ me reviennent en catastrophe. « *Tu dois absolument augmenter le diamètre de tes drains de cockpit. Idéalement, tu devrais même en ajouter deux autres.* » Il m'avait raconté comment il avait rempli le cockpit de son Tanzer 26 lors de sa première traversée de l'Atlantique Nord. Il est maintenant un peu tard pour entendre sa voix. Pourtant, avec trois traversées de l'Atlantique en Tanzer 26, sa voix aurait dû faire son effet. Je suis trop occupé pour me maudire plus longtemps et c'est avec le seau que je donne un coup de mains aux drains de cockpit.

**2 août 01**

**Atlantique Nord**

La météo dégueulasse des deux derniers jours s'améliore doucement. Je viens d'encaisser une première dépression. Je ne sais pas à combien soufflait le vent mais Petit Délire... a fait 143 milles dans les premières 24 heures, dont 12 à sec de voile! Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours prétendu qu'un voilier à sec de voile ne pouvait être manœuvrant et pourtant, pendant le plus fort de la dépression, si j'avais pu, *j'aurais pris des ris... dans le mât!* Le cockpit s'est même rempli à quelques reprises. À plusieurs occasions, je me suis félicité de ne pas avoir fait route par les grands bancs de Terre-Neuve. Un aspect positif toutefois, ma confiance en Petit Délire... est maintenant bien établie. Il en va de même pour le régulateur d'allure qui a été de quart pendant 80 % du temps, incluant la portion à sec de voile.



**6 août 01**

**Atlantique nord**

12<sup>ième</sup> jour de mer. Preuve que je me suis sérieusement éloigné des eaux froides du Saint-Laurent, une nouvelle habitude a maintenant pris



place à bord. Lorsque le jour se lève, je rince le pont de Petit Délire... à grand seau d'eau de mer, afin d'en chasser les poissons volant qui sont restés coincés ici et là. Ce sont de curieuses bêtes, moitié poisson et moitié oiseau. Je ne sais pas si ce sont toutes ces journées seul au milieu de l'Atlantique, mais aujourd'hui, je crois déceler une certaine ressemblance entre eux et moi. D'une certaine façon, on se ressemble. Tous les deux, nous passons notre vie à passer d'un monde à l'autre. Deux mondes qui au départ semblent si éloignés qu'il est impossible de les imaginer ensemble dans une même vie. Je suis un passionné de voile et de mer, au point d'en avoir fait mon travail et pourtant, je vis au milieu d'une érablière. Plus précisément dans la capitale agricole du Québec (St-Hyacinthe).

Une région où la mer a des allures de champ de maïs et le cri des sternes celui des corbeaux. Un éternel balancement entre le *marin* et le *coureur des bois*, entre la mer et la forêt. Seul dénominateur commun, une soif insatiable de grand espace.



La nuit a été très calme et magnifique grâce à la pleine lune. Le vent était léger et le pilote automatique fonctionnait bien, bref c'était du « gâteau ». Je réalise en comptant les jours, que je n'ai jamais été aussi seul de toute ma vie et pourtant cette solitude n'est pas inconfortable. En fait, si je la compare, j'arrive rapidement à la conclusion que les moments de solitude difficiles ont toujours eu lieu à terre, entouré de milliers d'autres personnes probablement seules, elles aussi. Il y a presque toujours quelqu'un qui

« m'accompagne ». La rapidité et la facilité avec laquelle ces drôles de fantômes montent à bord de Petit Délire... sont étonnantes. Ce sont des amis(es), des anciens(es) clients(es) du temps de Voile Aventure, des connaissances et en tête de liste Emmanuelle. Aujourd'hui, cette solitude les rend étrangement présents. Un peu comme une présence intense mais non envahissante. Pas de panique, je ne leur parle pas et je n'ai pas d'hallucination, du moins pas encore. En fait, on ne se parle pas, on se sent.

**9 août 01**

**Atlantique Nord**

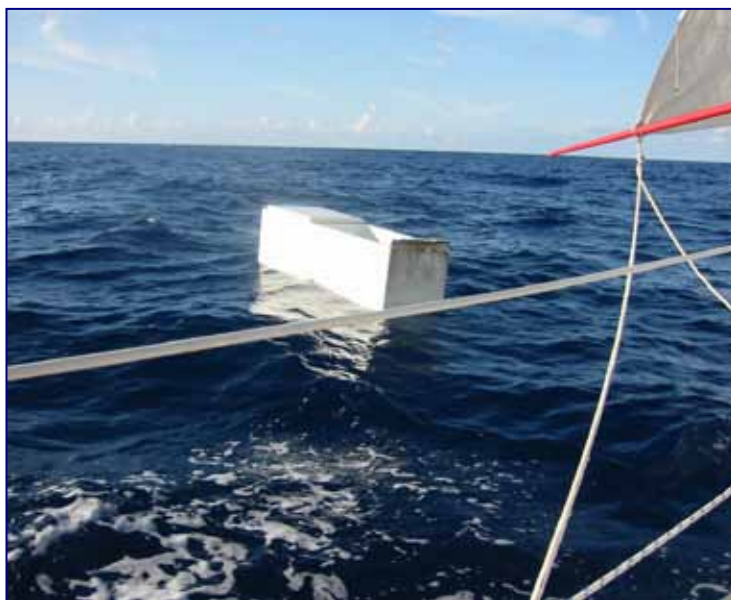
Aujourd'hui quelque chose de blanc apparaît et disparaît entre les vagues. Je me précipite sur les jumelles. Hmm..., difficile à identifier, trop loin, même avec les jumelles. Tout à coup je crois deviner, un dinghy, une annexe??? La seconde



suiivante, j'imagine un ou des rescapés étendus au fond d'un radeau de survie, déshydratés, séchés au soleil, presque morts, à la dérive depuis des lunes... et voilà un sauveur, un courageux marin solitaire, guidé par le hasard (et son petit côté St-Bernard) qui arrive à leur secours. Faut savoir que

j'étais en train de lire « La vie devant soi » de Romain Gary et que, quand je lis, j'embarque vraiment dans l'histoire et vu qu'il ne manque pas d'imagination... (Romain Gary) eh bien! ça a fait boule de neige. Bref à cette pensée de naufragés, j'ai tout de suite changé de cap. Le truc blanc apparaissait et disparaissait sans cesse, ce qui rendait le repérage et la navigation plus ardu.

Après 20 minutes de poursuite, j'étais encore trop loin pour savoir ce que c'était, mais je savais que ce n'était pas un radeau de survie (satisfaction ou soupir). Lorsque j'ai été tout près, (enfer et damnation) j'ai constaté... que c'était un réfrigérateur. Oui oui, il flottait là, comme ça, au milieu de l'Atlantique Nord attendant qu'un voilier lui rentre dedans et défonce sa coque. Vous imaginez la scène? Tu traverses l'Atlantique, braves les coups de vent et les calmes plats, évites les hauts-fonds, apprivoises les courants et coules à cause d'un frigo. Plus con comme histoire, je ne saurais pas quoi inventer. En passant, j'étais heureux qu'il



n'y ait pas de porte, car j'aurais eu de la difficulté à résister à l'envie de savoir s'il y avait quelque chose... ou quelqu'un à l'intérieur. Mais quoi, rendu là, et puis les activités commencent à se faire rares après 15 jours de mer, tout seul sur l'Atlantique Nord.

### 11 août 01 Açores / île de Flores / Porto das Lajes

17 jours après avoir quitté les Îles-de-la-Madeleine, je crie **Açores droit devant !** Petit Délire... et moi venons de faire notre première traversée en solo. Le nombre de jours n'a pas vraiment d'importance, la seule chose qui compte c'est cette phrase qui passe et repasse dans ma tête « je suis aux Açores, je suis au

Açores ». Ces îles, je les ai désirées, espérées, regardées jusqu'à en user les cartes. Aujourd'hui je n'ai qu'à ouvrir les yeux et à étendre le bras pour les toucher. La sensation ressemble à un savoureux mélange d'ivresse et de vertige. Je suis assis confortablement dans le cockpit de Petit Délire... et même au mouillage, je n'ai qu'à respirer à fond pour que le parfum des hortensias se rende jusqu'à moi. Finalement, après le coup de vent au sud de Terre-Neuve, la suite a été tranquille, très tranquille. Je m'étais préparé aux tempêtes..., mais c'est avec le petit temps que le choc a été la plus difficile,

du moins, jusqu'à ce que j'admette que le manque de vent n'est pas un « vrai problème ». Une voie d'eau dans la coque est un vrai problème, le manque de vent non, à moins bien sûr, d'être sur la route d'un cargo ... mais ça, c'est autre chose.

J'ai encore un peu de mal à distinguer les vrais des faux problèmes mais ma « vue » s'améliore un peu plus chaque jour. Déjà, je sais avec certitude que plus rien ne sera jamais pareil.

